



présente

Boudin a l'oeil

une nouvelle inédite

de

Max Obione

© Max Obione 2019

Ils descendirent chez Paillette, déposant dans le couloir de l'entrée leurs chevalets, leurs mallettes de peinture et leurs châssis emmaillottés d'un papier graissé jaune et ficelés d'un lien de chanvre. Ils arrivaient des Rouelles, un particulier les ayant transportés dans sa carriole. « Faut pas que je m'attarde trop, le bateau part dans une heure », dit le natif d'Honfleur, de l'autre côté du flot. Installé devant des bocks, Monet, le taiseux, se montra disert au sujet du support. « Quelle que fût la bonne raison d'employer le blanc de plomb, l'empâtement qui en résulte sur un fond de toile non apprêtée rend, ce me semble, l'impression d'un tumulte du ciel normand si changeant en cet automne, et je ne peux m'y résoudre, car il omet la transparence. » Eugène Boudin baissa le nez dans sa barbiche, on ne pouvait voir son sourire esquissé sur ses lèvres jaunes de tabac. Seize ans séparaient l'élève du maître. Le disciple poursuivit en prétendant qu'il préférerait boucher les pores de sa toile avec de la colle de peau et enduire le fond d'un jus de blanc léger. L'œil de Boudin pétilla. « Pas tort, sur le motif, on a besoin de couler le pinceau, qu'aucune aspérité ne vienne ralentir le saisissement de la lumière, sur le motif le temps nous est compté, terminer en une séance, la reprise en atelier ternit la magie de l'instant. »

Plus tard dans la conversation, Boudin insista pour que Monet aille à Paris rencontrer ses condisciples jeunes artistes peintres, car il présentait chez ce jeune homme une passion picturale sans pareille qui ne demandait qu'à s'affirmer. Il fit remplir une chopine et la fourra dans sa musette. « Quand ça secoue, faisant à allusion à la navigation hasardeuse dans l'estuaire, je me remplis le cornet. »

Puis on entendit la sirène du *Chattanooga* émettre un appel lugubre. Tout le campement d'émigrants allemands en partance pour l'Amérique devait s'ébrouer à cette heure sur le grand quai avant de monter à bord de ce liner.

La lecture des notes d'Hyppolite Graindorge, l'érudit havrais, était un plaisir ; cette mine d'anecdotes allait nourrir ma thèse sur les « cielistes » dans la peinture à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Mon maître de thèse m'encouragea. « Tout tombe du ciel pour animer les images », disait-il sentencieux et un peu abscons. J'avais répertorié les tableaux des maîtres les plus significatifs susceptibles d'illustrer l'évolution du traitement pictural du ciel. Les références aux classiques comme Ruysdaël, Robert, Corot, Constable, Turner bien sûr, venaient conforter mon regard posé sur Courbet, Pissaro, Van Gogh, Vlaminck et plus près de nous, Zao Wou Ki, Guillemette et même le jeune Olivier Masmonteil.

Quatre ans plus tard, Graindorge les entendit encore poursuivant leurs échanges.

Ils gravirent les escarpements de Sainte-Adresse jusqu'à dominer *le bout du monde*. Du cap de la Hève, puisque la clarté de l'atmosphère offrait la limpidité profonde d'une vision sans obstacle, ils virent l'autre rivage sur la ligne d'horizon barrée d'un trait mauve. Boudin décrivit le sombre effondrement des falaises de Villers. Puis après qu'ils eurent brossé chacun une marine, ils s'en revinrent par la promenade de la plage, bruyante et riieuse.

« Saisir le fugitif, le mouvant, l'indicible, j'essaie tout bonnement. Quoi de plus insaisissable qu'un ciel encombré de nuages, tu pointes l'œil, tu poses ta touche, tu relèves la tête et voilà que le gros a dégonflé, qu'un petit s'agrége en montrant une face de caricature. Des fois, j'y découvre la silhouette de Courbet avec sa bedaine. » Les deux compères éclatèrent de rire tandis que le garçon déposait deux nouveaux bocks devant eux. « Ma peinture est un empirisme, poursuivit Monet, un empirisme que commandent la lumière, la sensation, l'émotion. C'est un prélèvement de temps au bout de ma brosse. » Boudin laissa glisser le cidre au fond de son gosier avec la satisfaction de celui que le breuvage et les paroles de son interlocuteur réjouissent. Il affirma qu'« une vache est une vache et un

pommier un pommier, que le ciel au-dessus de la scène pour peu qu'il fasse masse m'importe qu'accessoirement. Dans mes marines et scènes de plage, il en va différemment bien sûr. Car le sujet, c'est bien le ciel avec ses volumes, ses dégradés de gris, mêlés aux nuances du blanc. Le bleu vaporeux répond au jaune de la plage ponctué de ces minuscules tâches vives vermillon ou bleu de Prusse, si chères à Corot. » Auprès d'eux, bien que leurs habits dispensaient des relents de térébenthine qui me portaient au cœur, je sirotais un blanc gommé, faisant en sorte de ne pas les importuner par une attention indiscreète.

Boudin bourra sa pipe en écume. L'allumette craqua comme une branchette sèche. Une fumée âcre empesta l'atmosphère, Monet chassa les volutes qui embrumaient sa figure. Il but son bock, la mousse enneigea sa moustache qu'il déneigea d'un trait de langue et dit : « À vrai dire, nous interprétons le ciel, c'est un paysage purement mental tel que nous l'imaginons, et qu'importe la technique nous conduisant à le retranscrire, la reproduction naturaliste de la nature, la décalcomanie du réel, ce n'est pas ce que je veux faire. Dans quelques années, la photographie qui apportera la couleur saura restituer ce sujet à tout moment du jour et même de la nuit. » Boudin fixait son interlocuteur ne sachant pas où celui-ci voulait en venir d'autant qu'il ne l'avait jamais entendu tenir un propos aussi long. Pour manifester sa perplexité, il suçait le tuyau de sa pipe en produisant des petits bruits de succion obscènes.

Allongé dans l'herbu dru et ras, à quelques mètres de l'à-pic de la falaise d'aval, je ferme le petit livre jauni emprunté à la bibliothèque Armand Salacrou. Je reprendrai plus tard la lecture des observations d'Hyppolite Graindorge qui a le chic de rendre vie à cette époque où la représentation du monde allait basculer sous le travail de sape de la photographie. Au loin sur la mer, nul ne peut, à cet instant, distinguer le ciel de l'étendue marine, il y a une sorte de vertige à considérer cette immensité sans bornes. Dans une heure, le soleil amorcera son naufrage incandescent. Choc du ressac, raclement sourd des galets, rythment le silence. Deux goélands font ballet, portés par la brise. Une fois sur le dos, je fixe l'espace. Le renversement de marée pousse vers la terre un troupeau de nuages joufflus dont les contours bourgeonnent, dont les mouvements s'amuse en des boursoufflures comiques. Mes pensées flottent, quelques vers de Rilke affleurent mes lèvres. Ma thèse avance. Marie-Jeanne m'aime. Alors je m'imprègne de ce même spectacle qu'on put admirer ces impressionnistes, de cette beauté de la lumière restituée par leur génie.

Sauf que pour l'instant, il me plait de contrarier la pesanteur : tomber dans le ciel au-dessus de moi.

Max Obione



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez retrouver et télécharger gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »